

Extraits de lettres de Gaston Biron, 21ème bataillon de chasseurs à pied, interprète, fils de commerçants parisiens, 29 ans en 1914, mort le 11 septembre 1916 des suites de ses blessures.

« Samedi 25 mars 1916 Ma chère mère . Par quel miracle suis-je sorti vivant de cet enfer, je me demande encore bien des fois s'il est vrai que je suis encore vivant ; pense donc, nous sommes montés mille deux cents et nous sommes redescendus trois cents; pourquoi suis-je de ces trois cents qui ont eu la chance de s'en tirer, je n'en sais rien, pourtant, j'aurais dû être tué cent fois, et à chaque minute, pendant ces huit longs jours, j'ai cru ma dernière heure arrivée....Oui, ma chère mère, nous avons beaucoup souffert....A la souffrance morale de croire à chaque instant la mort nous surprendre viennent s'ajouter les souffrances physiques de longues nuits sans dormir : huit jours sans boire et presque sans manger, huit jours à vivre au milieu d'un charnier humain, couchant au milieu des cadavres, marchant sur nos camarades tombés la veille....Nous portons dans notre coeur le deuil de tous nos camarades tombés à Verdun d 5 au 12 mars.... Tu as raison de prier pour moi...et moi-même quand les obus tombaient autour de moi, je murmurais les prières que j'ai apprises quand j'étais tout petit....Ton fils qui te chérit et t'embrasse un million de fois. Gaston »

« Mardi 18 avril, Nous sommes toujours à l'arrière dans le camp de Chalons où le bataillon se reforme et nous avons bien besoin de ce repos, car les quinze jours que nous avons passés à Verdun nous ont plus fatigués et démoralisés que 6 mois de guerre des tranchées....Tu le comprendras, ma chère mère, il est presque impossible dans cette guerre interminable de sortir indemne pour celui qui est continuellement exposé.... J'attends simplement mon tour sans peur et je ne demande à la providence qu'une chose, c'est de m'accorder cette dernière grâce : la mort plutôt qu'une horrible infirmité, conséquence de ces terribles blessures dont nous sommes témoins tous les jours....Mais que veux-tu, ma chère mère, la mort ne choisit pas, et quand on se trouve en pleine bataille, que le feu fait rage autour de soi, combien et combien qui tombent et qui comme moi, n'ont rien fait pour mériter la mort... Gaston »

Karl Fritz caporal de l'armée allemande, le 16 août 1916

« Chers parents et chères sœurs (...), On nous a amenés jusqu'à quelques kilomètres du front de Verdun. Vous ne pouvez pas avoir idée de ce qu'on a vu là-bas. Nous nous trouvions à la sortie de Fleury. Nous avons passé trois jours couchés dans les trous d'obus à voir la mort de près, à l'attendre à chaque instant. Et cela sans la moindre goutte d'eau à boire et dans une horrible puanteur de cadavres. Un obus recouvre les cadavres de terre, un autre les exhume à nouveau. Quand on veut se creuser un abri, on tombe tout de suite sur des morts. (...) Puis nous avons traversé le fort de Douaumont, je n'avais encore jamais rien vu de semblable. Là il n'y avait que des blessés graves et ça respirait la mort de tous côtés. En plus nous étions continuellement sous le feu (...). Tout le monde était pâle et avait le visage défait. Je ne vais pas vous en raconter davantage sur notre misère. Karl ».

D'après "Paroles de poilus", Lettres et carnets du front (1914- 1918)